

**ALAIN LEBLANC**

**LE COEUR DES CHOSES**

**FRENCH PULP ÉDITIONS**

**ROMAN**



© French Pulp éditions, 2016  
49 rue du moulin de la pointe  
75013 Paris  
Tél. : 09 86 09 73 80  
Contact : [contact@frenchpulpéditions.fr](mailto:contact@frenchpulpéditions.fr)  
[www.frenchpulpéditions.fr](http://www.frenchpulpéditions.fr)  
ISBN : 9791025100011  
Dépôt légal : janvier 2014  
Couverture : © Louise Gatepaille

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique interdit toute copie ou reproduction destinée à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# AVANT-PROPOS

Un jour que j'étais dans la salle de bains, je me surpris à utiliser une serviette de plage qui ne m'appartenait pas. Sur le coup, je me demandai d'où elle venait et par quel mystérieux cheminement elle avait bien pu arriver là. Puis je me souvins. Je l'avais empruntée des années plus tôt à des amis qui m'avaient hébergé, le temps des vacances. Je l'avais glissée dans mes bagages ou plutôt, devrais-je dire, ELLE s'était glissée à mon insu parmi mes affaires, car je n'avais pas le souvenir d'un geste volontaire de ma part. Je m'aperçus de la sorte que les objets avaient eux aussi leur vie, parallèle à la nôtre, et que nos destinées, faites de rencontres et de ruptures, d'engouements et de rejets, avaient quelque chose à voir avec le sort incertain de ces fragiles objets que nos humeurs peuvent, d'un jour à l'autre, exhiber dans le salon ou condamner à la cave pour finir un beau matin dans la mâchoire vorace d'une benne à ordures.

Ainsi naquit l'idée de ce livre : celle qu'il existe en chaque chose un cœur qui bat, et que nous autres hommes sommes à notre façon bien peu de chose. Publié en février 1982, il est ici livré dans sa version originale. Qui eût dit, alors, que notre société de production intensive, asservie à la suprématie du nombre et de l'argent, méprisant les individus au nom de la logique commerciale – qu'il s'agisse de licenciements massifs, de surproduction, de citoyens grevés par les méfaits de la spéculation bancaire – , qui eût dit que cette société affairiste, éprise de valeur marchande et de rendement, donnerait quarante ans plus tard un tel poids de réalité à ce fantasme philosophique ?

À travers ce vase humanisé, digne d'un personnage de Walt Disney, comment ne pas voir le symbole de l'individu réduit dans nos sociétés à ces modestes morceaux de porcelaine brisée ?

A. L.



Tout commença avec la mort de Mme Blache à l'aube des années soixante. Oubliant les privations et les difficultés de la guerre, la France s'engageait dans une ère nouvelle de production et de consommation. Nous vivions jusque-là, mon frère et moi, dans une quiétude proche de l'ennui, nous livrant aux seuls plaisirs narcissiques de la contemplation puisque, en vases de Limoges qui se respectent, nous avions droit au marbre de la cheminée que surmontait une magnifique glace biseautée. Nous ne songions pas à nous en plaindre. Mme Blache était une personne de qualité qui avait d'excellents rapports avec les objets. Du temps où elle était encore valide, elle n'en heurta jamais un seul. Et, quand elle dut garder la chambre, elle veilla à s'entourer d'aides aussi bien disposées à leur égard qu'elle l'avait toujours été. De sorte que, durant trente ans, nous bénéficiâmes d'un régime de faveur, préservés des grands bouleversements de l'Histoire et abrités des insultes, des brutalités ou tout simplement de la désinvolture des hommes dont avaient souffert plusieurs de nos camarades et dont ils nous faisaient régulièrement le récit. J'avoue, par ce mépris et cette méconnaissance des réalités qui caractérisent la jeunesse, m'être moqué sans pitié d'un vieux tableau qui nous relatait, avec maintes parenthèses superflues et pour la centième fois, un périlleux voyage en 1943 à bord de trains allemands dont il ignorait la destination. Indépendamment des craintes qu'il nourrissait quant à son sort, il avait dû subir stoïquement les intempéries, les coups et les incohérences de l'administration qui, pendant trois ans, l'avait baladé des salons de la Kommandantur aux appartements privés d'un haut fonctionnaire, avant de finir dans un petit musée berlinois bombardé en 44. Il se demandait aujourd'hui encore comment il en était sorti vivant. Un badaud l'avait récupéré sous les décombres et l'avait transporté chez un ami qui s'occupait de restauration. Ils l'avaient soigné avec dévouement, puis cédé à un marchand allemand à un prix que son orgueil préférait taire. Le marchand allemand l'avait revendu à un marchand français et s'était fait estamper à son tour. Enfin, Mme Blache l'avait acquis au terme d'un marchandage qu'il ne lui avait jamais pardonné et qu'il n'aimait pas se rappeler.

Ces histoires d'ancien combattant nous faisaient sourire. Ce pauvre Bardai, inconnu de tous, qui représentait assez naïvement et sans grand génie le port de La Rochelle, se donnait tant d'importance en nous les racontant ! Un Renoir n'en aurait pas fait plus pour avoir risqué brûler dans un incendie. Je soupçonne qu'il grossissait l'aventure et l'alimentait de diverses anecdotes glanées ici et là. C'était un tableau excessif et qui n'avait aucun sens des nuances. À l'opposé de Mme Blache. Au point que personne n'expliquait cette acquisition, sinon par une de ces lubies qu'on renie ensuite. Il ne s'était jamais intégré dans cette chambre où chaque objet concourait à une harmonie parfaite, et vivait retiré dans un coin près de la fenêtre. Il ne méritait pourtant pas notre sévérité car il ne faisait aucun doute qu'il avait souffert. Mais nous n'avions ni l'âge ni l'expérience qui incitent à l'indulgence.

Bardai avait tendance à radoter. Outre le bombardement de 44, nous devions aussi essayer l'exposé de ses griefs envers Mme Blache. Depuis longtemps elle ne nous regardait plus. Nous faisons partie de son décor familial où chacun de nous avait sa place sans en tenir aucune. Nous étions arrivés à ce stade où seule l'absence permet d'exister à nouveau. C'était notre lot à tous et, si cette situation nous était pénible, nous nous en accommodions. Bardai, lui, ne s'en accommodait pas. Chaque soir, il constatait avec humeur que Mme Blache ne lui avait pas adressé un regard, sans s'apercevoir qu'elle ne nous regardait pas davantage. Évidemment, il avait des raisons de geindre. Le désintérêt de Mme Blache à son égard ne se bornait pas à l'habitude. Il était en disgrâce et avait essayé chaque mur de la pièce sans qu'elle

se résolut à le fixer nulle part. Le coin de fenêtre, où il se lamentait de ne jamais recevoir le soleil, était son île d'Elbe. Nous avons tenté de lui expliquer que cette mesure n'était pas discriminatoire : au contraire, Mme Blache l'avait accroché près de la fenêtre parce que le soleil accentuait ses défauts, et elle jugeait préférable qu'il le reçût de biais. Il fallait voir dans ce geste une attention délicate et il l'aurait fait s'il avait été moins susceptible.

En réalité, les sentiments de Mme Blache envers les objets étaient plus respectueux que tendres. Nous vivions ensemble en bonne intelligence, mais sans passion. C'était une femme qui ne se confiait jamais, même lorsqu'elle se trouvait seule dans la chambre, à l'abri des oreilles indiscrètes. Elle lisait beaucoup et, quand elle ne lisait pas, elle se postait à la fenêtre pour contempler son jardin. Un de ces jardins de Provence qui, l'été, exhalent des parfums envoûtants de thym, de laurier, de menthe et de terre brûlée, de baies sauvages et de lavande, un de ces jardins qui savent se renouveler avec les saisons et n'offrent jamais le même spectacle selon l'heure de la journée. Elle y revenait sans cesse, comme on n'en a jamais fini avec une obsession. Cette préférence marquée pour son jardin excitait la jalousie de Bardaï. Elle lui rappelait à tous moments son impuissance à la séduire. Il ne serait jamais à ses yeux qu'une pâle représentation de la vie et la seule nature qu'il serait jamais apte à reproduire serait cette mer étale et ces voiliers condamnés à ne pas quitter leur port.

Lorsqu'elle ne contemplait pas son jardin, Mme Blache écrivait. De nombreuses lettres qui finissaient dans la cheminée avec les ordonnances du médecin. Peut-être la même dont elle n'était jamais satisfaite. N'ayant pas eu d'enfants et ayant perdu tôt un mari qu'elle aimait, elle vivait très isolée, visitée tous les six mois par ses neveux. Les premiers temps, elle les recevait au salon et, depuis un an, dans sa chambre. À leur sujet nous étions divisés. Selon toute probabilité, nous irions poursuivre notre carrière chez ces uniques héritiers. Les uns, plutôt conservateurs, nous prédisaient des lendemains difficiles. Il fallait s'attendre à un tri sévère. D'abord, les neveux de Mme Blache ne possédaient qu'un appartement de deux pièces. Cela éliminait d'emblée un grand nombre d'entre nous. Sans compter qu'ils n'avaient probablement pas les mêmes goûts que leur tante. Quant à ceux qui seraient choisis, ils devraient se serrer. En plus, les neveux de Mme Blache étaient jeunes, c'étaient des gens à laisser les portes ouvertes et à nous exposer aux courants d'air. Ils devaient avoir des gestes vifs et imprévisibles, être sujets à des humeurs. Bref, nous n'avions rien à gagner à ces bouleversements. Les autres, mon jumeau en tête, avec l'insouciance de ceux qui ne se sont pas encore frottés à l'existence, envisageaient sans méfiance la perspective d'un déménagement. Il y avait des risques, et alors ? Au moins ils verraient du pays au lieu de s'empoussiérer entre ces murs. Je me sentais partagé. Si je nourrissais certains jours des désirs d'évasion bien naturels, je n'étais pas pressé de modifier mes habitudes. J'étais conscient qu'un objet, quoi qu'il en pense, subit son destin et qu'ici ou ailleurs je serais toujours soumis au bon vouloir de mon propriétaire. Et puis on ne vit pas impunément avec les gens pendant trente ans. Un jour de mai 1930, nous étions entrés, Gus et moi, dans la vie de Mme Blache et je ne pouvais l'oublier. Nous lui devons de nous avoir gardés des désordres de la guerre qui avaient fait tant de ravages. Nous lui devons notre situation d'objets entretenus car elle s'était toujours souciée de notre santé avec un soin maniaque. Et, si son attachement paraissait superficiel en raison de sa réserve, les années avaient tissé entre nous des liens invisibles. Nous autres, objets, sommes un peu télépathes. Nous devinions ce qu'elle ressentait, malgré son silence. Ainsi, le soir où elle avait appris la gravité de sa maladie, elle avait beaucoup pleuré. Et, averti par je ne sais quel instinct, je sus que c'était fini. Mme Blache était cassée. Ça ne se voyait pas, c'était une fracture trop intérieure, mais c'était aussi irrémédiable que lorsque le vent s'était engouffré dans les rideaux, un après-midi d'été, et avait balayé la petite Cristal. Une adorable nymphette qui avait payé de sa vie le privilège de briller sur la table en plein soleil. Entrée récemment dans notre existence, elle était pour tous une bouffée de fraîcheur. Elle connaissait une foule d'anecdotes qui nous reposaient des radotages de Bardaï et qui réveillaient nos esprits fossilisés par la vie sédentaire. Tout avait changé dehors, nous racontait-elle. Les rues n'étaient plus ce qu'elles étaient, une mer métallique les submergeait maintenant, qui se retirait la nuit et revenait au matin, les maisons touchaient le ciel et les magasins étaient

truffés d'escalators. Ils couvraient des pâtés de maisons entiers. Rien à voir avec nos boutiques d'autrefois. À l'entendre également, on nous fabriquait en série. Tout le monde ressemblait à tout le monde. Un jour où je lui demandais combien elle avait de sosies, elle sourit et, mutine, me dit : « Savez-vous que c'est très mal élevé de poser de telles questions ?

— Et pour nous, s'enquit Bardaï qui se croyait inimitable, comment pratique-t-on ?

— Eh bien, les grands, j'entends les chefs-d'œuvre, sont reproduits par des systèmes très modernes. Les autres sont à l'abri du plagiat car on les ignore. »

J'appris avec stupéfaction que très peu d'objets naissaient encore de la main des hommes. Des machines volubiles les crachaient à une cadence effrénée sur des tapis roulants. Au bout du circuit, on leur collait une étiquette portant un numéro de série, puis on les entassait dans des caisses où ils étaient serrés à se briser. Mais il y avait pire encore : l'humiliation des grands magasins. Ils se retrouvaient tous au même rayon, semblables à s'y méprendre, et on leur affichait un prix. Je restai bouche bée. De mon temps, on n'aurait jamais conservé un moule après fabrication. C'eût été de l'escroquerie. Cette révélation avait révolté Bardaï, d'autant que Mme Blache montrait un faible avoué pour Cristal.

« Mme Blache connaît-elle vos origines ? » avait-il demandé, péremptoire.

Cristal s'était troublée : « Je ne crois pas. Qu'importe, d'ailleurs, puisque pour elle je suis unique.

— Eh bien, c'est tout à fait malhonnête.

— Non mais dites donc, le barbouillé, s'était-elle alors insurgée, retrouvant son accent de grande surface. Soyez poli d'abord ! »

Ils avaient bien failli s'entrechoquer, à la satisfaction générale. Cette discussion m'avait poursuivi toute la soirée. Que vaut un objet qu'on peut remplacer au pied levé par son sosie ? Quelle attention mérite-t-il dès lors ? Je voyais dans cette évolution des mœurs de grands dangers pour l'avenir.

La maladie de Mme Blache était une mauvaise maladie qui dure et pendant laquelle elle souffrit beaucoup. Bardaï, qui lui était très dévoué en dépit de leur différend et qui, après l'accident de Cristal, avait espéré un regain d'intérêt, rageait d'impatience, rivé à son clou. Il nous envia longtemps notre place sur la cheminée. Comme Mme Blache ne pouvait pas quitter le lit, elle ne faisait que l'entrevoir, et il regrettait qu'elle ne pût puiser un peu d'énergie dans la gaieté de ses voiliers et de son ciel dont elle jugeait hier les couleurs trop vives. Les derniers jours, elle ne cessa de nous interroger du regard. Et nous ne savions que répondre, n'étant pas capables de lui mentir.

Elle mourut un après-midi de février. Un de ces jours où le printemps perce irrésistiblement, où la nuit perd du terrain et où l'air s'allège, donnant à l'espace plus de profondeur. Elle avait fait l'effort, ce matin-là, de se lever et d'aller respirer à la fenêtre. Ces quelques pas avaient semblé lui coûter. Elle était revenue jusqu'au lit, s'était assise, avait mis de l'ordre dans sa table de nuit et avait appelé l'infirmière pour qu'elle l'aidât à se recoucher.

« Mais il y a du progrès ! s'était exclamée la jeune femme, encourageante. Vous allez mieux, on dirait.

— Il me semble. C'est peut-être le soleil, à moins que ce ne soit ce nouveau traitement. »

Nous étions sans illusion. La veille, nous avions vu ses mains rouler les draps interminablement. Comme certains humains, nous connaissons ces signes annonciateurs de la fin. Et, depuis le matin, son chien qui avait flairé le dénouement veillait au pied du lit, refusant d'en bouger.

Les jours qui suivirent sa mort nous parurent longs. De nombreuses personnes appartenant à sa famille et que nous n'avions jamais vues, se succédèrent à son chevet. Certaines pleuraient, d'autres fixaient le plancher, d'autres encore nous toisaient avec indiscretion. Bardaï affichait une expression funèbre et nous n'étions guère plus euphoriques car le va-et-vient occasionné par la disparition de Mme Blache nous exposait cruellement. Je crus bien, cet après-midi de février, m'écraser au sol par la négligence d'un rustre qui osa prétexter qu'il ne m'avait pas vu alors qu'il était simplement maladroit. Nous bénîmes leur départ. On avait fermé les persiennes, de sorte que pendant trois jours nous broyâmes du noir.

Enfin, une main compatissante vint pousser les volets. Le premier rayon de soleil fut pour moi et je le goûtai égoïstement. Je ne supporte pas l'obscurité. En fait, peu d'objets la supportent. Dans le noir, ils n'existent pas. J'exhibai mes rondeurs parfaites et mes fleurs en relief ourlées d'un filet d'or aux tons savamment dégradés, du clair des ciels d'été au bleu profond des nuits hivernales, lorsque mon frère me désigna Bardaï qui se tenait renfrogné dans son coin. Je le persuadai qu'il fallait regarder vers l'avenir et qu'il existait ailleurs d'autres ports d'attache. Et vogue la galère ! D'ailleurs, en ce qui concernait ses liens avec Mme Blache, les amarres étaient plutôt lâches. Mais je ne réussis qu'à l'assombrir davantage. Cristal m'affirmait un jour, par un sens de la provocation qu'elle avait contracté à force de frayer avec les petits esprits des grands magasins, qu'aucun objet n'a moins d'humour qu'un vase. C'est peut-être vrai. Je n'ai sur ce point aucune ambition et me contente d'être agréable à regarder, ce qui dans une vie de vase n'est pas si mal. J'en connais qui échouent à vouloir trop en faire et qui, pour avoir montré beaucoup d'humour un jour, se retrouvent le lendemain à la cave.

Notre expectative dura une bonne semaine pendant laquelle nous épluchâmes les issues qui nous seraient proposées. L'essentiel était de rester groupés. Déjà, nous allions passer en des mains étrangères et être projetés dans des lieux inconnus mais, si on nous séparait, nous serions encore plus vulnérables.

« Vous n'avez rien à craindre, se plaignait la grosse Dudule Louis XVI qui s'étalait sans vergogne entre mon frère et moi. Vous marchez ensemble. Mais les autres... On sera tous dispersés. Ils ne pourront pas nous garder tous ; même s'ils le voulaient. À la rigueur, les petits ne sont pas trop encombrants, ils ont une chance. Mais nous, on sera vendus. Et vendus à qui ? »

Bardaï se taisait, indifférent à la conversation. Mme Blache morte, il n'y avait plus d'avenir. Alors, que les vents lui soient ou non favorables...

« Et toi, Bardaï, quelle est ton opinion ? » demandai-je.

Il maugréa qu'ils allaient vendre. Oui, ils vendraient tout au plus offrant, mais ça lui était égal. Qu'il allât terminer ses jours dans un salon de Neuilly ou dans les allées froides des Puces ne changerait rien à sa peine.

« Tu penses que nous risquons les Puces ! » s'effraya Dudule.

Bardaï précisa qu'elle irait à Drouot avec le mobilier. C'était une pièce rare. Mais, pour le reste, ce serait les Puces. Elle bénéficierait des salles chauffées et des enchères. Eux subiraient le froid et le marchandage. J'intervins de crainte qu'il ne nous minât le moral. Pour l'instant, nous n'avions aucune raison de penser que nous avions affaire à des marchands. Les neveux de Mme Blache n'étaient peut-être pas aussi insensibles qu'il le prétendait. Cette objection me valut un couplet sur l'expérience des anciens et une resucée des trains allemands de 43. Mais c'étaient tous des marchands ! Ils n'avaient qu'un mot à la bouche : « Combien ? » Ils ne les regardaient pas, ils les soupesaient. En quatre-vingts ans, jamais une lueur d'amitié entrevue dans leur pupille, mais toujours la même question inlassable : « Combien ? » Et une fois qu'ils les possédaient, ils ne s'inquiétaient pas davantage de leur existence. Ils les posaient quelque part ou les accrochaient dans un coin. Et ils passaient et repassaient devant, cent fois, mille fois, toute une vie sans les voir. Et ils avaient l'audace, le jour où ils s'en débarrassaient pour une humeur d'un moment, de dire qu'ils les avaient assez vus. Ils n'affectionnaient que les glaces parce qu'elles leur renvoyaient leur image. Ils recherchaient leur compagnie par narcissisme ou par souci de représentation, mais ils étaient incapables d'amour. Le discours de Bardaï me paraissait excessif et j'y devinais beaucoup d'amertume. Néanmoins, je ne fermai pas l'œil de la nuit, angoissé par ses prédictions et l'incertitude où j'étais de notre avenir.

Le samedi, nous reçûmes la visite des neveux de Mme Blache. Un expert les accompagnait. Je n'ai aucune sympathie pour ces gens qui décident de notre valeur avec supériorité et trouve vulgaire leur façon de nous évaluer à l'ancienneté. Comme si notre aspect ne comptait pour rien, comme si nous n'avions pas d'âme. Comment leur expliquer, à ces imbéciles, que notre vraie valeur est dans le regard des autres ? L'expert parlait à ses clients avec importance. Cette



importance que leur confère l'ignorance de ceux qui les écoutent. D'emblée la jeune femme me plut. Elle avait une manière de toiser son interlocuteur, malgré sa petite taille, et de s'adresser à lui en omettant de le voir, qui me ravit.

Leur visite fut brève. Ils estimèrent d'abord le mobilier. L'armoire fut jugée trop encombrante pour leur chambre mais d'un bon rapport, le lit ne valait pas un clou et irait chez des voisins démunis, la commode était négociable, les fauteuils n'étaient que de pâles copies. Les choses intéressantes se situaient dans le salon. L'expert fit une pause et s'appuya contre la cheminée. Il embrassa la pièce d'un regard condescendant et, s'arrêtant sur Dudule après nous avoir survolés, mon frère et moi : « Je ne vois rien d'autre, à part cette pendule Louis XVI. »

La jeune femme fit la grimace. « Personnellement je n'aime pas, dit-elle. On peut en obtenir combien à la vente ?

— À la vente ? s'écria l'homme. Mais ça ne se vend pas, une pendule Louis XVI ! »

Dudule, qui connaissait la chanson, s'empressa alors de sonner la demie.

— Elle a un joli son, renchérit l'expert.

— Peut-être, mais je n'ai pas une passion pour le Louis XVI », insista la femme. Et, nous désignant mon frère et moi : « Ils sont vraiment sympas ces deux-là. »

Je la remerciai intérieurement de cette attention qui nous sauvait de la honte et qui, du même coup, remettait Dudule à sa place. Je n'ai jamais supporté son aptitude à faire l'article ni son sens de l'opportunité. L'expert avait refermé sa serviette. Visiblement nous le laissions froid.

— Ça ? fit-il sur un ton définitif dont je me souviens chaque fois avec indignation. Du 1930... Vous en tireriez une misère aux Puces. Et encore, en marchandant.

— Peu importe, ils me plaisent. En plus, ils sont dans les tons du salon. »

L'impression qu'elle m'avait faite en entrant se confirmait. Je ne m'étais pas trompé. C'était, contre toute attente, le coup de foudre. J'arrimai mon regard au sien afin de réduire ses réticences, si elle en avait encore. La perspective de me retrouver aux Puces me rendait audacieux.

« Ils sont irrésistibles. Je les emporte tout de suite », décida-t-elle. Elle se reprit aussitôt : « Ou plutôt non, nous sommes assez chargés. On les prendra le week-end prochain avec le buffet. »

À quoi tient notre destin ? Sans cette hésitation, en apparence anodine, nous serions restés ensemble, mon jumeau et moi. Ce que nous ne pouvions pas prévoir – pas plus que la nièce de Mme Blache –, c'est que cette dernière avait promis un vase sur les deux à sa gouvernante, en remerciement de son dévouement. De sorte qu'au cours de cette semaine le hasard nous sépara. J'en voulus longtemps à Mme Blache de n'avoir pas pensé que nous pouvions être unis par d'autres liens que notre ressemblance et d'avoir inconsciemment compromis notre avenir. La séduction que nous avions toujours exercée sur les gens, cette séduction qui, encore dernièrement, avait touché la nièce de Mme Blache, cessa d'agir comme par enchantement dès l'instant où je me retrouvai seul. J'étais une parenthèse ouverte qu'on ne referme pas, une silhouette privée de son ombre, un être sans identité. Nous étions à nous deux une sorte d'évidence. Nous symbolisions cette expression bien populaire : « Les deux font la paire. » Lorsque ma nouvelle propriétaire découvrit, le week-end suivant, la disparition de mon jumeau, elle fut aussi contrariée que Mme Blache le jour où elle avait aperçu Cristal abandonnée en miettes au pied de la table. Brusquement je n'existais plus. J'étais mort.

Élodie demeurait devant la cheminée, consternée et indécise.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » demanda son compagnon.

Je me sentis condamné. Je devais avoir l'air pitoyable. Elle hésita puis, avançant la main, me caressa. Était-ce un adieu ? Je le redoutais tout en le souhaitant. Qu'avais-je à faire de sa gentillesse désormais ?

« On le prend quand même. Un vase, ça sert toujours », dit-elle.

Cette décision ne me procura aucun soulagement. Au contraire. Elle m'ôtait le droit à la souffrance et banalisait ma détresse. J'aurais été ingrat de céder au désespoir puisque Élodie ne me rejetait pas. Simplement, je devais oublier les

rêves que j'avais pu former. Durant la semaine qui avait suivi notre rencontre, j'avais imaginé plus d'une fois ce moment attendu entre tous où elle me tiendrait dans ses bras. Sa main qui s'approchait pour m'apprivoiser, la première caresse, mon ventre qui s'arrondissait sous ses doigts, ce plaisir courant le long de mes parois, doux et tiède comme un pétale mouillé, irrésistible comme le chatouillement du plumeau. Cet instant où elle se pencherait sur moi, me sondant jusqu'au fond pour voir si je ne lui cachais rien. J'en frémissais d'avance. Je n'avais pour toute référence que les étreintes de Mme Blache qui étaient plutôt rares, même avant sa maladie. Rares et molles au point que je redoutais souvent qu'elle me lâchât sur le parquet. Elle manquait de tempérament. Ses étreintes étaient à l'image de sa vie et, d'ailleurs, elle avait subi l'existence comme elle s'était abandonnée à la maladie, sans lui opposer de résistance.

Est-ce parce que j'étais trop lourd de peine ou parce qu'elle avait moins de joie à m'emporter qu'elle ne l'avait cru ? Il me sembla que je pesais anormalement dans les bras d'Élodie et que cette charge lui était pénible. Je terminai le trajet qui nous séparait de la voiture dans un sac, aux bons soins de Bernard, et me payai chaque marche de l'escalier avec la certitude d'arriver rompu sur le siège arrière. Je pensai que moins je serais confronté à ce briseur de porcelaine et mieux je me porterais. Je me tirai de ce déménagement avec une petite contusion au col. Je n'y accordai aucune importance. La blessure qui me restait à l'âme, pour invisible qu'elle fût, m'apparaissait infiniment plus douloureuse